ALIS, mode d'emploi

Plus le temps passe, plus l'esprit de logique et le sérieux mathématique qui ont, d'une certaine manière, toujours marqué le travail de Pierre Fourny et de Dominique Soria deviennent évidents. Un esprit de logique certes, mais celle de l'absurde, dans la lignée Lewis Caroll. Un sérieux mathématique, oui, mais assorti d'un goût des contraintes parfaitement arbitraires et librement consenties, un peu comme chez Georges Pérec, que Pierre Fourny se plaît d'ailleurs volontiers à citer. Au vrai, les deux ALIS pourraient presque se réclamer de l'esprit Oulipo, ce fameux «Ouvroir de littérature potentielle» dont l'auteur des «Choses» et d' «Espèces d'espaces» fut l'un des membres les plus éminents.

De Pérec, ils ont l'ironie douce, quasi imperceptible, faite d'élégance et de méticulosité, pétrie de beaucoup de patience et d'inventivité. Des Oulipéens, la brocante sophistiquée, le déploiement d'un univers discrètement extravagant, qui entraîne leur spectateur jusqu'au bord d'un savant vertige. Comment expliquer sinon cette nouvelle «police coupable» qu'ils viennent de créer ˆ partir des signes typographiques revisités par eux? Comment comprendre la façon dont ils manipulent un alphabet aux lettres parfaitement lisses et, à la fois, parfaitement ambivalentes, qui leur permet de réinventer une «poésie ˆ 2 mi-mot», cocasse et imprévisible? Et comment interpréter ce constat, oulipéen en diable: «Lorsqu'on écrit, on a l'impression de n'écrire que du sens, en fait, ce n'est au départ que du son»? Et, ni sens, ni son, hop, ils font du mot, divisé en deux horizontalement, deux images qui ˆ leur tour génèrent du sens puisqu'elles génèrent d'autres mots. Pour les ALIS, l'arbitraire du langage ne renvoie jamais qu'à l'arbitraire de la réalité. Donc à la nécessité d'ébranler les certitudes, ou plutôt de les contaminer. Jamais de violence chez ALIS, de la contamination en douceur. Mais aussi la mise en cause la plus ferme de ce qu'est un système de reconnaissance, celui d'une langue, de ses signes et de la culture à laquelle elle renvoie.

Et, dans le même esprit, jamais de «représentation» au sens traditionnel du terme. Comme Jean-Luc Godard - une autre de leurs références - et comme certains artistes qui leur sont proches (Georges Appaix, le groupe Dunes), ils ne se retrouvent pas dans un processus de représentation: «Godard dit toujours qu'il fait du cinéma, pas des films. Nous, nous sommes face à quelque chose qui est en train de se passer, non quelque chose qui représente quelque chose. Nous nous sentons comme les scientifiques qui trouvent, mais qui ne savent pas ce qu'ils vont trouver.» Un peu, aussi, la définition du poète et de sa liberté.

Chantal Aubry